



HAL
open science

Prendre la parole et la rue : agentivité et subversion spatiale dans Pute de rue de Roxane Nadeau

Charlotte Comtois

► **To cite this version:**

Charlotte Comtois. Prendre la parole et la rue : agentivité et subversion spatiale dans Pute de rue de Roxane Nadeau . Nouveaux Imaginaires du Féminin, Sep 2017, Nice, France. hal-01666790

HAL Id: hal-01666790

<https://univ-cotedazur.hal.science/hal-01666790v1>

Submitted on 18 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Prendre la parole et la rue : agentivité et subversion spatiale dans *Pute de rue* de Roxane Nadeau

Charlotte Comtois, candidate à la maîtrise, Université de Sherbrooke,
charlotte.comtois@usherbrooke.ca

Résumé : *Pute de rue*, roman autofictionnel publié par Roxane Nadeau en 2003, met en scène Vicky, une prostituée itinérante de Montréal, dans ses pérégrinations urbaines. Celles-ci, ponctuées par de nombreuses altercations avec des résidants de son quartier, des policiers, des trafiquants de drogue et des clients, nous informent des pouvoirs en jeu dans les rues qu'elle habite. Le présent article s'attache à cerner quels sont ces pouvoirs, s'ils contreviennent aux volontés de la putain et, auquel cas, comment cette dernière parvient s'y opposer à l'occasion de ses interactions sociales et rapports prostitutionnels. Il s'agira, en d'autres termes, de mesurer l'agentivité du personnage de prostituée.

Mots-clés : Personnage de prostituée, Agentivité, Itinérance, Espace urbain, Roman québécois contemporain

La tradition littéraire a le plus souvent relégué les personnages de prostituée à l'arrière-plan de la diégèse, leur attribuant de fait la position d'objet du discours (Leclerc). Les rares moments où les personnages de putains ont accédé à la subjectivité narrative ont néanmoins offert un nouveau regard sur les relations de pouvoir qui sous-tendent les rapports prostitutionnels. *Pute de rue*, un roman autofictionnel publié par Roxanne Nadeau en 2003, fait entendre la parole brute de Vicky, une travailleuse du sexe opérant dans un secteur défavorisé de Montréal, le quartier Hochelaga-Maisonneuve. En plus de jeter un nouvel éclairage sur les activités prostitutionnelles, l'œuvre esquisse un portrait de l'espace public vu depuis la position de prostituée sans-abri. Or, que cette dernière habite la rue paraît mettre à mal le découpage traditionnel des espaces associant le féminin à la sphère privée et le masculin à la sphère publique (Massey).

Son investissement du dehors laisse ainsi entrevoir une reconfiguration spatiale au profit du féminin de même qu'une posture agentive¹, attendu que l'appropriation spatiale des femmes signale souvent leur affranchissement des pouvoirs spatiaux dominants (Boisclair). La saisie de lieux historiquement impartis au masculin n'étant cependant pas gage absolu d'émancipation (Côté), je vise à déterminer si et en quoi *Pute de rue* réécrit les configurations spatiales patriarcales de même que la figure traditionnelle de la prostituée, figure largement assimilée dans nos sociétés à la soumission au masculin² (Leclerc).

Pour ce faire, je m'attacherai à cerner l'imbrication des mécanismes d'oppression sociale dans le récit ainsi que les procédés utilisés par la narratrice pour subvertir ces dispositifs discriminatoires. C'est à ce titre que je m'intéresserai aux relations qu'entretient la prostituée avec chaque communauté de personnage représentée dans l'œuvre. Je me pencherai d'abord sur les interactions de la putain, réputée agente de désordre³, avec les citoyens du quartier Hochelaga-Maisonneuve ainsi qu'avec les forces de l'ordre. J'examinerai ensuite les rapports que partage Vicky avec les trafiquants de drogue et ses clients masculins, puis porterai mon attention sur les comportements violents de ces derniers ainsi que sur la menace qu'ils font planer sur la sphère publique, menace visant à « intimider, contrôler et approprier les femmes » (Pheterson : 20) ainsi que les espaces sociaux (Guillaumin). Finalement, et considérant que Vicky se définit comme lesbienne, j'analyserai la manière dont la narratrice interagit avec les autres lesbiennes qu'elle côtoie et comment elle compose avec son orientation sexuelle, laquelle s'inscrit à l'encontre de ses activités prostitutionnelles plutôt axées vers une clientèle masculine.

¹ L'agentivité se mesure à la capacité d'un individu à s'opposer aux pouvoirs le contraignant et se décèle aux actions entreprises pour réformer des faits sociaux jugés inévitables (Havercroft).

² Précisons que Vicky ne se trouve pas sous le joug d'un proxénète et ne fréquente aucune maison close.

³ Selon Mélanie Leclerc, la prostituée « symbolise le désordre, l'excès, l'imprévoyance. » (Leclerc : 8)

Espaces de déclassement

L'incipit de *Pute de rue* est révélateur des hiérarchies sociales et spatiales en opération dans le roman. D'entrée de jeu, le regard d'un homme signale à la narratrice qu'elle constitue une présence indésirable dans la sphère publique :

C'est quoi son esti de problème, à ce gars-là! Y a jamais vu ça, une pute ? À part dans les magazines pornos, pis dans les films de cul! Une actrice qui fait sa cochonne, ça c'est de la belle salope [...]. Mais le vrai stock, les vraies putes, es-tu capable de dealer avec, hein ? [...] Tu peux ben continuer à penser qu'on est rien que des esties de tout' croches, des esties de salopes. (Nadeau : 9)⁴

Il apparaît que du point de vue du passant, à tout le moins selon Vicky, les prostituées de rue dérangent davantage que les actrices de l'industrie pornographique, elles qui sont proprement médiatisées par l'imprimerie ou la pellicule. Parmi le groupe des travailleuses du sexe, les putains itinérantes occuperaient la position inférieure.

Rationalisant la répulsion des passants, Vicky souligne qu'il est :

« [...] vrai que sur la rue, [elles sont] une couple à être pas mal fuckées, pis à s'en crisser. [...] Sur le manque, pas dormi, tout crottées. » (PR : 9)

Les stigmates de la vie dans la rue, marquant le corps des putains et signalant leur position de classe, teinteraient ainsi négativement le jugement des citoyens⁵. L'hostilité de ces derniers à l'égard des prostituées est d'ailleurs réitérée à de nombreuses reprises dans le récit – « Y a les résidants, aussi, les “bons citoyens” qui nous haïssent de plus en plus. » (PR : 20) –, si bien que Vicky formule cette boutade : « S'il fallait que je charge à toutes les fois que quelqu'un me regarde de travers ou trop longtemps, j'aurais quasiment plus besoin de faire de clients. » (PR : 10)

L'apparence des putains joue contre elles sur les trottoirs, mais également lorsqu'elles tentent d'entrer dans les toilettes de divers lieux publics, que ce soit pour se soulager ou pour consommer de la drogue. Vicky souligne sur ce point :

« Les toilettes publiques, on le sait, oublie ça. Anyway, avec ce que j'ai l'air, on me verrait venir à deux milles à la ronde, pas moyen de se faufiler. » (PR : 27)

⁴ Je référerai dorénavant à *Pute de rue* par le sigle PR, suivi du numéro de la page de la citation.

⁵ Dans son portrait des itinérants dans la fiction canadienne, Domenico Beneventi soutient que : « [...] la pauvreté est construite comme une tare inscrite sur le corps, une source de honte qui doit être cachée du public [...]. » (Beneventi : 259)

Parfois malpropres, souvent blessées et mal habillées – Vicky a un œil au beurre noir, des taches sur ses vêtements, des bras remplis de trous et parsemés de galles –, les putains ne passent pas inaperçues ; elles se voient corollairement refuser l'accès aux salles de bain réputées « publiques ». Car celles-ci ne desservent pas tout le public, mais bien le groupe dominant. « On » se chargera de barrer le chemin de quiconque paraît appartenir au groupe des non domiciliés et des prostituées, c'est-à-dire au groupe des personnes qui ne sont pas, aux yeux de qui régit l'espace, des membres légitimes du public.

L'appartenance de classe des prostituées leur interdit en outre l'accès aux toilettes des commerces privés :

Depuis que toutes les toilettes sont réservées pour les clients seulement, on est quasiment obligées de pisser dans la rue. Mais eux, les clients, y peuvent pisser partout. [...] Un gars qui pisse dehors, y se le fait pas dire. Nous autres, on peut pas pisser en dedans pis on se fait regarder de travers si on pisse dehors. (PR : 27)

L'obligation à consommer agit ici comme un dispositif de ségrégation spatiale empêchant les travailleuses du sexe de répondre à un de leurs besoins primaires. D'autant que s'y adjoignent des contraintes reposant sur le genre, restreignant également le nombre de lieux auxquels elles ont accès pour uriner.

Que la possibilité de satisfaire ses besoins l'extérieur s'avère la prérogative du masculin n'est pas sans faire poindre une asymétrie dans les rapports d'appropriation spatiale des personnages masculins et féminins ; le fait d'uriner en plusieurs lieux est d'ailleurs associé, dans le règne animal, au fait de marquer son territoire. Or, que les prostituées se voient interdites d'uriner en public trahit le fait que l'extérieur demeure, du moins symboliquement, un territoire masculin. Plus encore, cela révèle que les prostituées ne disposent pas d'espaces qui leur soient tout à fait propres : ce sont les citoyens qui détiennent le pouvoir de déterminer les modalités d'occupation des rues, des toilettes publiques et commerciales, lesquelles avantagent généralement les personnes avec des domiciles tout autant que les hommes.

À ce titre, et loin de s'arrêter à la régence des espaces sanitaires, certains des habitants d'Hochelaga-Maisonneuve comptent étendre leur pouvoir d'éviction à tout le secteur, un effort qui fait la une du journal local : « Un gros titre : "PROSTITUÉE retrouvée morte [...]". Les résidants en ont assez de la violence dans leur quartier et

continuent leurs pressions pour enrayer la prostitution”. » (PR : 36, en majuscule dans le texte) Plutôt que de s’en prendre aux agresseurs, les citoyens blâment et punissent les victimes pour les crimes qu’elles subissent ; ils dévoilent ainsi leur position, alignée sur celle des clients.

Loi à deux vitesses

Dans leur lutte pour le contrôle des espaces publics, les résidants bénéficient de l’assistance des forces de l’ordre. Traitées comme des criminelles⁶, les prostituées ne profitent pas de la même protection que les autres occupants du quartier :

« [...] les bœufs, d’habitude, y sont pas pressés de trouver c’est qui le tueur, quand c’est une pute qui se fait passer ! » (PR : 36)

Il s’ensuit que les policiers ne se préoccupent pas de la sécurité des travailleuses du sexe lorsqu’ils sanctionnent les clients :

« [...] la police arrête beaucoup plus de clients qu’avant. [...] On est obligées de se cacher encore plus, ça fait qu’y [les clients] stressent ben raide, pis y se défoulent sur nous autres ! » (PR : 70)

Dans ce contexte, chaque membre du corps policier constitue un obstacle à la liberté de circulation des putains :

« Merde ! La police. Tourner le coin. » (PR : 47)

En témoignent les nombreuses interactions avec les forces policières que rapporte Vicky :

« Je me suis fait enquêter trois fois cette semaine, en plus du ticket qu’y m’ont donné pour avoir traversé sur une lumière rouge⁷. Pourtant, y avait d’autre monde qui traversait en même temps que moi. Mais eux autres, y en ont pas eu, de ticket. » (PR : 15)

Se démarquant du lot, seule Vicky est victime de harcèlement policier, probablement parce qu’elle seule porte des marques corporelles l’affichant comme itinérante. En concordance avec la réalité vécue par les personnes sans domicile fixe dans nos sociétés, la grande visibilité urbaine de l’itinérante va de pair avec de nombreuses violences et arrestations (Beneventi, Rimstead).

⁶ Au moment de la parution du roman, la sollicitation est interdite au Canada.

⁷ Vicky est littéralement punie parce qu’elle se trouve dans la rue, ce qui accentue son illégitimité dans l’espace public.

Il faut donc voir que l'inaction des autorités envers les agresseurs n'est pas le signe de leur impuissance, elle est plutôt fonction du degré de légitimité sociale des victimes : « Déjà que c'est rare que les gars se font arrêter parce qu'y frappent leur femme. Pour nous autres, oublie ça. » (PR : 70) Marginalisées dans un groupe déjà subordonné, les prostituées de la rue occupent le dernier échelon de la hiérarchie sociale et se voient conséquemment persécutées par les policiers, les clients et les résidants à la fois.

Appropriation des lieux de pouvoir citoyen

Malgré qu'elle soit assiégée de toutes parts, la putain résiste aux efforts de délocalisation à son endroit. S'adressant mentalement à une résidante prêchant l'élimination de la prostitution dans le quartier⁸, Vicky énonce en ce sens :

« Veux-tu ben me crisser patience. La rue pis le trottoir, c'est à tout le monde ! [...] Ben check ça, la matante, j'suis pas pantoute prête à débarrasser le plancher. » (PR : 16) Bien qu'elle ne revendique pas sa place à voix haute, Vicky fait tout de même passer ses désirs avant ceux du groupe dominant ; elle fait ainsi preuve d'une certaine agentivité.

Plus précisément, en restant en poste sur le trottoir, non seulement la narratrice se pose-t-elle à l'encontre de l'ordre spatial que prônent ses détracteurs, elle le met en péril. Toujours en discours intérieur, où elle se désigne cette fois à la manière des policiers, Vicky évoque son potentiel de perturbation sociale :

« Tu troubles la paix des bons citoyens, tu troubles l'ordre public, comme y disent. » (PR : 70)

En dépit de la honte que suscitent en elle les regards et les commentaires désobligeants, la narratrice expose son corps à la vue de tous, dans le but de mettre au jour les failles de la société :

« Je suis là, sur la rue et sur la dope, pour que le monde voie l'absurdité d'être dans les rangs. » (PR : 45)

Qui plus est, lorsqu'elle reçoit des contraventions pour avoir circulé dans la ville, Vicky se garde bien de les payer. Elle nie ainsi l'autorité des forces policières de même que les normes spatiales qu'elles défendent. Mais s'il est vrai que la « corporalité troublante [des itinérants] constitue une menace pour les pratiques spatiales

⁸ « Elle passe des tracts pour éliminer les prostituées. » (PR : 16)

normalisées qui dépendent des modes capitalistes de production, de consommation et d'accumulation » (Beneventi : 261), Vicky ne se trouve pas sur la rue dans le seul but de mettre en cause les structures sociales normatives. Son itinérance découle aussi de sa consommation de drogues, laquelle ressortit en grande partie aux violences dont elle a fait l'objet enfant.

Lieux d'intersection d'éros et thanatos

La narratrice se dit incapable de « vivre avec les écoeuranteries qu'on [lui a] injectées. Ça fait [qu'elle] s'injecte [elle]-même. Quand [elle est] gelée, c'est presque comme si y était rien arrivé. Ni à sept, dix ou douze ans. » (PR : 83) La drogue s'offre comme échappatoire aux souvenirs, ceux des viols subis à répétition. Un de ces viols survient alors que Vicky a un fusil sur la tempe ; il donne à voir un vacillement entre la vie et la mort, vacillement qui a une incidence sur l'entièreté de son parcours⁹. En témoigne le réseau de référents à la vitalité ainsi qu'au trépas qui s'attache à chacune des sphères de sa vie :

« [...] je me sens plus vivante que jamais. Sauf que c'est comment ça se passe qui me tue. Entre les clients violents, la police, pis les passants, c'est roffe en esti. Sans compter que ça brasse dans les shooting galleries. » (PR : 19)

Ces sites d'injections sont le lieu d'overdoses fréquentes, qui entraînent leur lot de pertes de conscience et de décès¹⁰, lesquelles sont subséquentes à de forts moments de jouissance. Ils se donnent corollairement comme un concentré de vitalité et de mort.

À l'instar de la rue, ces piqueries n'appartiennent pas d'emblée aux prostituées. Elles se trouvent plutôt la propriété de vendeurs de drogues, de sorte que ce sont eux qui y forment les règles, décident qui peut y consommer :

« Je ne peux pas aller au shooting si j'y en achète pas, y va penser que j'ai copé ailleurs, [...] y va me barrer. » (PR : 27)

Vicky note que dans une des piqueries, « quand [s]a chum Lucy en a fait une, o.d., y ont pas attendu de savoir si elle passait au travers ou pas. Y l'ont câlissée dans le container à vidanges dans la ruelle ! » (PR : 57) N'étant qu'une usagère de passage, Lucy

⁹ « C'est moi la prostituée, pis ça doit être parce que j'ai eu une enfance difficile, bla bla bla. Je le sais qu'y a un rapport ! » (PR : 26)

¹⁰ Vicky note : « [...] il y en a trois [putains] qui m'ont pété dans la face [...] » (PR : 68).

voit son corps lancé dans une poubelle, geste qui met en lumière le peu de considération que lui portent les maîtres des lieux.

Par ailleurs, si le vendeur de cocaïne avec lequel Vicky fait affaire s'avère plus clément que les assaillants de Lucy – « Jean-Guy, je pense qu'y aurait au moins attendu de voir si j'étais réellement morte. » (PR : 57) –, les rumeurs sur son compte suggèrent qu'il peut aussi se montrer cruel :

« [...] je pense qu'y m'aime ben, Jean-Guy. J'suis mieux de continuer à bien m'entendre avec, y paraît qui [sic] peut venir ben mauvais. » (PR : 69)

Vicky en vient à le soupçonner d'avoir joué un rôle dans l'assassinat d'une amie prostituée :

« [...] si j'apprends c'est qui le chien [qui a tué Marie-Josée], je vais mettre le Pic là-dessus. On va y régler son cas [...] ! À moins que ce soit le Pic ou ben un de sa gang. Ou celle de Jean-Guy. » (PR : 38)

Tout en protégeant officieusement les putains, qui sont leurs clientes, les trafiquants de drogues se révèlent leurs meurtriers potentiels. De même, les lieux d'injection qu'ils administrent, s'ils font office d'abris et se trouvent être le havre de jouissances éventuelles, n'en recèlent pas moins de dangers mortifères.

Manifestations urbaines du pouvoir masculin

De manière analogue, la rue est décrite comme une « tombe » (PR : 99), un « brouillon de survie » (PR : 45), un lieu de liberté totale¹¹ où prévalent des plaisirs sans égal¹² tout autant que les agressions. La narratrice revient constamment sur celles-ci :

« Ça fait trois fois que j'ai des black eyes. J'ai déjà failli perdre un œil. Des coups de cap d'acier dans la face. Y m'a cassé le nez à deux places. Sans compter les couteaux sur la gorge, pis les guns sur la tempe. Ni le nombre de fois où on se fait pousser sur la tête pendant qu'on suce. » (PR : 80)

Pour autant que la mention au fusil semble renvoyer au viol que subit Vicky avant d'être sans-abri, il apparaît que nombre des assauts énumérés se produisent bien sur les avenues d'Hochelaga-Maisonneuve. Dès les premières pages, la narratrice arbore un œil au beurre noir, reliquat d'une altercation avec un client.

¹¹ Sur son passage à la rue, elle énonce : « Je me suis jamais sentie aussi libre que depuis que j'ai décidé de décrocher ! » (PR : 91)

¹² « Quand je suis toute seule avec ma dope, que le rush y rentre, c'est comme si je venais. » (PR : 23)

Le nombre important d'agressions évoquées reflète le caractère dangereux de la rue, en particulier pour qui s'y prostitue. Comme le souligne Isabelle Boisclair, les clients « circulent en voiture, et c'est souvent à l'intérieur des voitures qu'ont lieu les rapports sexuels¹³ ; or, dans cet espace, la prostituée n'est pas en situation de pouvoir. » (Boisclair : 208) Vicky insiste d'ailleurs sur les risques qu'encourent les prostituées lorsqu'elles se trouvent dans le véhicule d'un client :

« [...] tu sais jamais si tu vas sortir du char avec tous tes morceaux, pis avec ton cash. » (PR : 15)

C'est en outre dans le stationnement¹⁴ d'une église¹⁵ qu'est tuée Marie-Josée.

Il va sans dire qu'au volant les personnages masculins détiennent un pouvoir certain sur leurs passagères. Plus encore, il arrive que les clients utilisent leur voiture comme des armes :

L'hiver dernier, y en a un qui m'a couraillée dans son char pendant cinq ou six rues. [...] Des petites rues, quasi désertes, évidemment. On va toujours dans des coins noirs pour pas se faire pincer par la police ou se faire stoler par les résidants. Y essayait de me coincer contre un mur pis de me foncer dessus. [...] J'avais reçu une couple de coups de poing dans la face, mais j'avais réussi à sortir de la voiture. [...] Plus de bottes, plus de manteau, pis les deux yeux au beurre noir. (PR : 80)

Le client use ici de son véhicule comme de ses poings. En retour, la putain se voit dépossédée de ses vêtements et de ses souliers, se retrouve dans un état de vulnérabilité sans précédent. L'enchevêtrement des ordonnances masculines, citoyennes et policières qui quadrillent l'espace public¹⁶ et obligent les putains à circonscrire leurs activités sexuelles aux coins sombres menace alors jusqu'à la vie des prostituées.

Dans les rues, la voiture symbolise le privilège de même que le pouvoir masculin. Elle confère aux clients une protection ainsi qu'une force motrice et destructrice dont les putains ne peuvent user. Pour ces dernières, se mouvoir s'avère en effet chose ardue, si

¹³ Les automobiles s'apparentent ainsi à une extension des rues sur lesquelles Vicky se prostitue.

¹⁴ On peut donc supputer que Marie-Josée se trouvait dans la voiture d'un client.

¹⁵ Notons que l'Église a contribué à établir une relation dichotomique entre les figures de la vierge (Marie) et de la prostituée (Marie-Madeleine), relation qui avilit les putains aux yeux de la société. Qu'il soit précisé que Marie-Josée trouve la mort sous les clochers d'une église comporte donc une charge critique.

¹⁶ Rappelons que dans le passage cité, Vicky se trouve dans les ruelles désertes pour échapper aux résidants et aux policiers.

bien que la difficulté de se déplacer tient du leitmotiv dans le discours de Vicky¹⁷. Ce n'est qu'en se déplaçant avec un de ses habitués, Raymond, que Vicky se détend :

« C'est bon rouler en bagnole jusqu'à Longueuil, sans stresser parce que c'est loin. Sans rusher parce que tu sais pas où le gars t'amène, si y va te ramener et dans quel état. » (PR : 78 -79)

En s'éloignant du quartier Hochelaga-Maisonneuve, Vicky parvient à se délester de sa peur ; ce rare moment de quiétude n'est cependant pas sans surdéterminer la dangerosité des artères que la narratrice sillonne d'ordinaire.

Appropriation des lieux de pouvoir masculins

Vicky se sent aussi dans « [s]on élément, en terrain tout à fait connu et réconfortant » (PR : 63) dans la piquerie de Jean-Guy. Après l'overdose qu'elle y fait, celui-ci lui en refuse cependant l'accès, et ce n'est qu'avec force arguments que Vicky le convainc de l'y accueillir de nouveau. Elle résiste ainsi à qui souhaiterait contraindre ses déplacements. Vicky résiste de même aux clients qui la brutalisent :

Ce que je préfère, c'est de me prendre à mon propre jeu. M'embourber dans des trous noirs et me débattre comme une mouche, prise dans une toile d'araignée [...]. Ouais, me foutre dans la gueule du loup. C'est quand je me fais croquer que je me sens la plus vivante. [...] Si je me fais tuer, j'aurai au moins vécu pour l'assassin. (PR : 46)

La narratrice se dessine ici comme une proie s'élançant sur le territoire du prédateur – dans sa toile, sur sa langue même – et s'y débattant avec fougue. Mais dans ce passage, si l'avatar de la putain jouit d'abord de se défendre, il perd son agentivité au moment de mourir, allant jusqu'à subordonner sa vie à celle du tueur. Ce motif est réitéré plus loin dans le roman :

« Souvent, je me dis que, quand ça va arriver, qu'y en a un qui va me tuer, [...] je me débattrai pas. [...] Mais c'est pas ça qui se passe. Je crie, je me débats, je frappe. » (PR : 81-82)

La narratrice revient ici sur son assertion initiale, se montre de plus en plus combative. La gradation dans ses moyens de défense cadre davantage avec son insoumission habituelle.

¹⁷ « Ayoye ! Mes pieds. » (PR : 11) ; « [...] je marche tout croche [...]. » (PR : 16) ; « J'ai mal aux pieds [...]. » (PR : 25) ; « Ayoye ! Je recommence à avoir mal aux pieds. » (PR : 41) ; « Ayoye, mes pieds. » (PR : 42)

Pour Vicky, être la cible de coups ne signifie pas céder son pouvoir aux agresseurs : « J'ai beau être complètement accro à la dope et me faire crisser une volée trous les trois mois, il en reste pas moins que dans tout ça, j'ai du pouvoir. Sur les gars, ça, c'est officiel. Sur ma vie, aussi. » (PR : 48)

Car malgré qu'elle soit le site privilégié de violences, la rue se révèle aussi un environnement propice à l'autonomisation de la narratrice : « À faire la rue, je décide de mes heures, je décide où, avec qui, combien, pis je décide si je rentre ou pas. Je peux m'habiller comme je veux, je peux me geler quand je veux. Pis un client, ça reste juste un client. » (PR : 78) L'autodétermination teinte ici chacun des gestes de Vicky, comme l'atteste la répétition des syntagmes « je décide » et « je veux ». Ce sont les désirs de la putain qui priment sur ceux de ses clients, ces derniers se trouvant dévalués par le modalisateur « juste » indiquant leur interchangeabilité, signe que la narratrice ne les reconnaît pas comme ayant une valeur propre. Vicky se soustrait par ailleurs à leurs directives :

« Pis y voudraient qu'on avale, en plus. [...] Quand j'suis pognée pour en sucir un pas de capote et pour le recevoir dans' bouche, je le crache après. [...] Pis c'est quand même moi qui ronne. » (PR : 12)

Dans ce passage, la narratrice se voit cependant contrainte de faire une fellation à un homme sans qu'il ne porte de préservatif : elle doit se conformer aux volontés du client et ce sont ces dernières qui orientent le déroulement de l'acte sexuel. Même si Vicky assure maîtriser les rapports prostitutionnels dans lesquels elle s'engage, son discours nuance ses allégations.

Il demeure que Vicky n'hésite pas à formuler ses propres instructions à l'endroit des clients :

« [...] je déteste quand y me pognent le mamelon [...], sans se demander si j'aime ça. [...] Je me sens super objet [...]. Ça fait que j'ai réglé ça, y a longtemps. Si y en a un qui me touche, c'est juste les seins, pis c'est moi qui y dis comment. » (PR : 87-88)

Son agentivité se manifeste ici dans sa capacité à poser des balises aux actes sexuels, en sa propre faveur et au détriment des désirs masculins. Objectivée par ses partenaires, qui dédaignent son plaisir, la narratrice reprend rapidement le statut de sujet :

« Ç'a pas d'allure d'encaisser pis d'encaisser, jusqu'à croire, presque, que j'suis juste un trou pis une bouche pour que les hommes déchargent leur trop-plein dedans. [...] J'embarque pas. Y m'auront pas. J'suis quelqu'un. J'suis moi. » (PR : 26)

Au découpage symbolique de son corps, qui la réduit à une bouche et à un sexe, et ainsi à sa seule fonction sexuelle, Vicky insiste sur sa subjectivité. Toute prise qu'elle soit dans les filets tissés par les hommes, elle est quelqu'un, elle-même.

À cet égard, l'énoncé « Y m'auront pas » (PR : 26) se trouve doublement chargé ; il laisse entendre d'une part que la putain ne sera pas dupée par qui la dévalorise, d'autre part qu'elle ne sera la propriété de personne. Rappelons que Vicky n'a pas de souteneur. Par le passé, elle a fréquenté des hommes qui la fournissaient en cocaïne en retour de services sexuels. Elle les abandonne cependant les uns après les autres lorsqu'elle réalise qu'à titre de possesseurs exclusifs des drogues, ils « gardent le contrôle » (PR : 76).

La narratrice aspire plutôt à contrôler ses rapports prostitutionnels, et les dirige d'une main de fer :

« Pas de niaisage avec la puck, tiguidou, ça coûte "tant", c'est là qu'on va, paye, baisse tes culottes, je me fais aller la gueule cinq, dix minutes [...]. C'est fait, ramène-moi. » (PR : 38)

Elle rapporte ses interactions avec les clients comme autant d'impératifs lancés en bloc. Et même si ce n'est pas elle qui détient ni ne conduit la voiture, Vicky parvient à orchestrer certains de leurs trajets urbains :

« Regarde, tourne là ; on ira pas trop loin, une petite place tranquille. [...] Juste ici, c'est un bon spot. Super. Éteins le moteur » (PR : 49).

Elle s'approprie de fait un lieu de pouvoir masculin : l'automobile. Vicky soutient que dans le « quatre portes » (PR : 37) d'un client, elle « [s]'arrange bien, [est] à l'aise, même. [Elle] [s]e sen[t] chez [elle]. » (PR : 37-38, Je souligne)

Cette dernière affirmation va à l'encontre de nombreux autres énoncés de Vicky, qui laissent plutôt entendre qu'elle craint les rapports sexuels se produisant dans les voitures – « J'aime pas ça fourrer dans le char [...]. [J]e me sens un eu pognée si y arrive quelque chose. » (PR : 59) – aussi bien que les clients eux-mêmes : « [...] les gars, y me foutent la terreur dans le ventre. » (PR : 79). Les moments où la narratrice se sent en confiance dans l'espace urbain se limitent en fait à quelques échappées. Chacune d'elles se donne cependant comme une victoire à l'encontre des pouvoirs masculins, qui en faisant planer leur menace, s'approprient l'espace et instaurent leur loi (Guillaumin).

Désir au féminin

Bien que Vicky tire une autonomie de son travail, celui-ci a d'abord pour visée l'assouvissement des pulsions masculines :

« Des clientes, j'en ai pas. Juste des clients. En tout cas, c'est très rare [...]. » (PR : 34)

En tant que lesbienne, Vicky a peu d'occasions de laisser cours à ses envies :

« J'aimerais ça être avec quelqu'un. Quelqu'une. [...] Une femme avec un grand A. En attendant, je fais des pipes à plein de princes déchus [...]. » (PR : 23) Si elle aspire à l'amour, à ce « grand A » au féminin, elle ne le trouve pas sur le trottoir.

De tout le roman, une seule cliente instigue un rapport prostitutionnel. Elle confère le rôle de dominatrice à Vicky et celui d'observateur à son époux. Or, loin de performer au bénéfice de ce dernier, c'est bien elle qui jouit d'être regardée pendant le rapport sexuel, ce que souligne Vicky :

« J'ai trouvé ça super ! Qu'elle assume son envie de se faire prendre, des rôles, de se faire voir et qu'elle s'abandonne. C'est par une femme qu'elle avait envie de se faire dire quoi faire [...]. » (PR : 86)

À l'extérieur du cadre hétéronormatif, c'est aux personnages féminins de prendre les rênes de l'acte sexuel. S'y opère aussi, au surplus d'une inversion des rôles de genre traditionnels, un renversement des pouvoirs reposant sur la classe : le couple nanti se voit « dominé » par la prostituée itinérante.

Cela dit, Vicky n'est pas seule avec sa cliente, il subsiste une présence masculine dans chacun des rapports sexuels originant sur les trottoirs. Vicky laisse donc entendre que pour trouver l'amour, elle devra quitter Hochelaga-Maisonneuve :

« Et il y a mon cœur. Ouais, je pourrais peut-être prendre un break de la dope pis faire un saut dans le monde des lesbiennes du Plateau. » (PR : 88)

La narratrice sous-entend ici que les quartiers du Plateau-Mont-Royal et d'Hochelaga-Maisonneuve sont deux univers tout à fait distincts¹⁸, au point où il serait impossible de naviguer entre les deux.

Ceux-ci se trouvant rapprochés sur le plan géographique, il apparaît que ce n'est pas la distance à parcourir qui interdit à la putain d'intégrer la communauté du Plateau,

¹⁸ De fait, alors que le premier quartier a la réputation d'être réservé à une clientèle aisée, le deuxième, bien qu'en voie d'embourgeoisement, est plutôt associé à la pauvreté.

mais bien le stigmate associé au fait de se prostituer, lequel sévit toujours parmi le groupe des lesbiennes :

« Quand t'es une ex [prostituée], ça peut aller, mais si t'es dedans, t'es faite. Il faut d'abord l'avouer, et je pèse mon mot : prostituée ! De rue, en plus ! Ça passe pas du tout. Sauf si tu fais de la domination, pis que t'as un beau donjon et tout le tralala, là, c'est plus glamour. » (PR : 90)

Le stigmate accolé à la prostitution se conjugue ici à un préjugé de classe. En effet, attendu que les prostituées acquièrent une plus grande valeur du moment qu'elles possèdent un « beau donjon », il semble bien que les putains méritent l'estime à la seule condition de disposer d'un lieu dénotant leur appartenance à une classe sociale aisée. Pratiquer le sadomasochisme leur permet de faire reconnaître leur pouvoir. Autrement, elles sont considérées *de facto* comme étant victimes¹⁹, assujetties à leurs partenaires.

Lieux refuges

Nous l'avons vu, Vicky parvient néanmoins à faire valoir ses volontés à l'occasion de certains rapports prostitutionnels. Elle refuse d'ailleurs de satisfaire le fantasme de clients souhaitant avoir une relation sexuelle avec deux femmes, considérant qu'il s'agirait là de poser les désirs des clients au-dessus des siens :

« Je ne peux pas m'imaginer baiser une femme pour un homme. » (PR : 88)

Mais bien qu'elle fasse preuve d'une autonomie certaine lorsqu'il est question de ses relations avec les hommes, Vicky ne s'impose pas de la même manière auprès du groupe des lesbiennes. N'étant pas prête à se plier à leurs règles, pas plus qu'à leur résister, Vicky renonce à intégrer leur communauté.

Tout compte fait, la drogue reste le seul territoire qui lui soit propre :

« Surtout, pas besoin de me demander si y a quelqu'un qui m'aime : la dope m'adore. [...] J'ai juste à être. À errer dans mes espaces fucked up. » (PR : 48-49)

Ces espaces que lui ouvrent les psychotropes tiennent de « refuge[s] ultime[s] ». (PR : 45) Ils se caractérisent par « du doux, du flou, du autre » (PR : 28), par « la légèreté, l'intimité et la douceur. » (PR : 49) C'est dire que pour échapper à la sphère

¹⁹ Les lesbiennes, lorsqu'elles apprennent que Vicky se prostitue, ont ce discours : « [...] t'es plus forte que ça, t'a pas de raison d'être victime [...] » (PR : 91).

publique et aux violences masculines dont elle recèle²⁰, Vicky recourt à des drogues qui la conduisent dans un monde intérieur aux vertus féminines traditionnelles. Se retrouvant successivement « dans le creux du monde, dans le ventre de la planète. [...], enveloppée de doux » (PR : 48), dans un « étang où tout reluit » (PR, 49) et dans une « bulle portée par les clapotis » (PR : 49), Vicky accède à un univers utérin.

Au final, ce sont bien les hommes qui sont à la source de sa fuite du réel. C'est donc qu'en définitive sa mobilité est tributaire de pouvoirs extérieurs et que Vicky ne jouit pas d'une liberté totale. Certains espaces lui étant défendus – les salles de bains publiques et commerciales, les piqueries lorsqu'elle n'a pas d'argent, les ruelles lorsque vient le temps d'uriner –, elle doit les éviter et en investir d'autres, de sorte que l'ensemble de ses déplacements évoque un parcours à obstacles. Entre les contraventions et les coups de poing, manifestations des pouvoirs de classe et de genre, Vicky n'a d'autres choix que de se battre pour subsister dans les rues. Son combat perpétuel pour son droit à l'espace et pour se prostituer librement, qui la pose du côté de l'action et de l'agentivité, a cependant un prix : il la laisse « [c]omplètement écrapoutillée, le ventre ouvert. » (PR : 97) Se qualifiant elle-même de morte-vivante, Vicky s'accroche tout de même à sa « force de vie » (PR : 100), force dans laquelle elle puise pour régir ses rapports prostitutionnels. Alors, son pouvoir outrepassé parfois le cadre sexuel pour s'ancrer dans l'espace, comme en témoigne sa maîtrise de certains véhicules. Au terme du roman, Vicky se dit d'ailleurs en position de pouvoir :

« La rue, c'est chez nous. I am the queen, I am the boss. » (PR : 101)

À défaut de parvenir à se soustraire totalement aux lois des groupes régissant l'espace public, la narratrice multiplie les actes de résistances. Elle est « [b]um et fière de l'être » (PR, 101), comme l'annonce d'ailleurs le titre de l'œuvre, celui-ci se révélant une réappropriation de l'insulte « pute de rue », un renversement de l'opprobre associé au fait de se prostituer, signalé dès les premières lignes du récit.

BIBLIOGRAPHIE

BENEVENTI A., Domenico, « Exposé : les itinérants dans les œuvres de fiction récentes au Canada », dans *La lutte pour l'espace. Ville, performance et culture d'en bas*,

²⁰ « Le nombre de fois où je me suis gelée parce qu'à toutes les trois secondes, il y a une femme ou une fille qui se fait violer. » (PR, 37)

sous la direction de Domenico A. Beneventi, Roxanne Rimstead et Simon Harel, Québec, Presses de l'Université Laval, 2017, 251-271.

BENEVENTI A., Domenico et RIMSTEAD, Roxanne, « L'interrogation du conflit spatialisé », dans *La lutte pour l'espace. Ville, performance et culture d'en bas*, sous la direction de Domenico A. Beneventi, Roxanne Rimstead et Simon Harel, Québec, Presses de l'Université Laval, 2017, 11-26.

BOISCLAIR, Isabelle, « Le lieu de l'échange prostitutionnel dans trois romans québécois contemporains : *Putain*, de Nelly Arcan, *Salon*, de Marie LaFortune et *Pute de rue*, de Roxane Nadeau », dans *Space and Gender. Spaces of Difference in Canadian Women's Writing/Espaces de différence dans l'écriture canadienne au féminin*, sous la direction de Doris G. Eibl et Caroline Rosenthal, Innsbruck University Press, coll. « Canadiana oenipontana », No. 10, 2009, 199-211.

CÔTÉ, Nicole, « Mobilité des féminins dans quelques récits dystopiques franco-québécois et anglo-canadiens : indice d'agentivité ? », *Canada and Beyond : A Journal of Canadian Literary and Cultural Studies, Alliances/Transgressions/Betrayals : Women's Writing in Canada & Québec Today*, 2013, Vol. 3, No. 1-2.

GUILLAUMIN, Colette, *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté-femmes, 1992.

HAVERCROFT, Barbara, « Auto/biographie et agentivité au féminin dans *Je ne suis pas sortie de ma nuit* d'Annie Ernaux », dans *La francophonie sans frontières. Une nouvelle cartographie de l'imaginaire au féminin*, sous la direction de Lucie Lequin et Catherine Mavrikakis, Paris, L'Harmattan, 2001, 517-537.

LECLERC, Mélanie, *L'agentivité et la figure de la prostituée : une lecture de Nécessairement putain de France Théoret et Terroristes d'amour de Carole David*, (M. A.), Université du Québec à Trois-Rivières, 2005.

MASSEY, Doreen, *Space, Place, Gender*, Malden, University of Minnesota Press, 1994.

NADEAU, Roxane, *Pute de rue*, Montréal, Les Intouchables, 2003.

PHETERSON, Gail, *Le prisme de la prostitution* (1996), Paris, L'Harmattan, 2001.

Notice bibliographique : Charlotte Comtois est candidate à la maîtrise à l'Université de Sherbrooke. Ses recherches portent sur la mobilité géographique ainsi que sur l'agentivité au féminin dans la littérature québécoise contemporaine. Elles feront l'objet de publications dans la revue *Communications, lettres et sciences du langage* de l'Université de Sherbrooke de même que dans un collectif sur l'œuvre de Suzanne Jacob à paraître aux Éditions du Remue-ménage. Elle est également chroniqueuse littéraire pour la station de radio CIBL 101,5 et membre du RéQEF (Réseau québécois en études féministes). Elle entreprendra sous peu un doctorat portant sur la mobilité des personnages féminins dans la littérature québécoise, des années 1930 à nos jours.

